

Place aux livres

Number 48, Winter 1997

La Belle Époque : les espoirs d'un siècle nouveau

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/8225ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1997). Review of [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (48), 56–59.



Yves Hébert. *Montmagny, une histoire 1646-1996 : La seigneurie, le village, la ville*. [Montmagny]: Montmagny 1646-1996 Inc., A.G.M.V., 1996, 304 p.

À l'été de 1996, la ville de Montmagny ainsi que les paroisses de Saint-François et de Saint-Pierre-de-Montmagny ont célébré le 350^e anniversaire de la concession de la seigneurie de la Rivière-du-Sud. La réalisation d'une synthèse historique, grâce à plusieurs partenaires dont la ville de Montmagny, s'inscrit dans ces célébrations. Yves Hébert, déjà auteur et coauteur de plusieurs ouvrages dont *l'Histoire de la Côte-du-Sud*, est originaire de cette ville. La monographie a donc été préparée avec soin. C'est une belle édition agrémentée de nombreuses photos provenant parfois de collections de citoyens magnymontois et de quelques encadrés sur des personnalités ou des événements dignes de mention.

L'ouvrage est divisé en cinq chapitres. Les deux premiers, qui constituent presque la moitié du livre, traitent respectivement de la seigneurie de la Rivière-du-Sud avant la Conquête et du développement du noyau villageois jusqu'à l'abolition du régime seigneurial. L'auteur a bénéficié d'une abondante documentation qu'il a enrichie, ce qui fait que ces deux chapitres sont les mieux construits et les plus intéressants à lire. Les chapitres 3 et 4 couvrent la même période, soit de 1840 à 1930. Le chapitre 3 concerne davantage le développement des services municipaux à partir de la création du village en 1845 et de celle de la ville en 1883. Il aborde aussi le domaine économique à travers les secteurs industriels et agricoles. Le chapitre 4 traite de la fin du régime seigneurial, de la vie politique et de la vie religieuse à travers les biographies des seigneurs, des politiciens et des curés. Soulignons au passage la partie sur la vie culturelle qui se démarque par une écriture dynamique et par sa nouveauté dans ce genre d'ouvrage. Le cinquième chapitre, de 1930 à nos jours, ne

compte que 40 maigres petites pages et témoigne encore une fois du peu d'intérêt porté à cette période dans l'historiographie.

L'auteur a su ici bien profiter des recherches et de la production récente en histoire, notamment du *Dictionnaires des œuvres littéraires du Québec*, des différents numéros du *Dictionnaire biographique du Canada* ou des thèses. Il a aussi puisé à une grande variété de sources qui enrichissent sa monographie de la ville : les archives notariales et judiciaires bien sûr, mais aussi les biographies et autobiographies, les récits de voyages, les livres de souvenirs, les journaux intimes, l'iconographie et la cartographie. La production littéraire est aussi mise à contribution, surtout celle publiée entre 1840 et 1940, la plus prolifique. L'auteur donne même des renseignements sur la production cinématographique concernant Montmagny par le cinéaste Maurice Proulx (annexe 1, p. 297). Enfin, il a eu accès à des collections personnelles tant pour sa documentation que pour sa recherche iconographique.

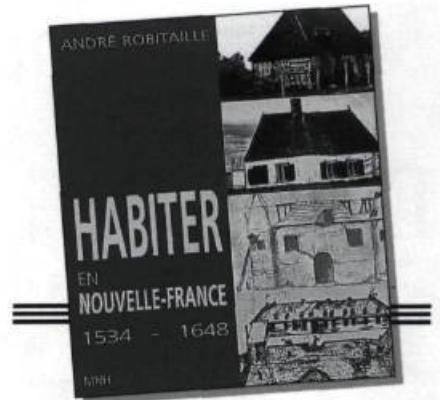
Nous aurions aimé, vu son expérience, que l'auteur se démarque du style traditionnel de la monographie municipale en démontrant comment les petits centres régionaux, à qui l'on prête en général peu d'attention parce qu'ils ne sont pas au cœur des grands bouleversements, ont un développement qui s'apparente à tous points de vue à celui des grandes villes. Cependant, comme l'auteur le mentionne en introduction, le but de cet ouvrage est de faire une histoire événementielle de Montmagny. Il a donc atteint son but. C'est un ouvrage bien fait et tout amateur ou professionnel le lira en appréciant sa riche documentation.

Martine Côté

André Robitaille. *Habiter en Nouvelle-France, 1534-1648*. Québec : Les Publications du Québec MNH inc., 1996, 398 p.

Comment s'est effectué le transfert de l'art de bâtir du centre-ouest de la France vers la Nouvelle-France pour que, vers 1648, il soit devenu possible d'habiter aisément ce pays, d'y développer une architecture originale!

Pour répondre à cette question, l'auteur retrace d'abord les tentatives d'établissement des Français en Amérique bien différentes de celles des Espagnols, des Anglais, des Portugais. À la suite des essais de Jacques Cartier à Québec et à Cap-Rouge, la France s'intéresse plutôt au Brésil, puis à la Floride. Plus tard, suivent les établissements tout aussi éphémères de l'île de Sable et de Tadoussac.



Samuel de Champlain, après son voyage aux Antilles et au Mexique, visite le Saint-Laurent jusqu'au Grand Sault. Mais le roi choisit d'envoyer Pierre Du Gua de Monts en Acadie et Champlain visite les côtes de la Nouvelle-Angleterre. Les bâtiments de Sainte-Croix et de Port-Royal sont abandonnés...

Champlain s'établit à Québec en 1608. C'est le début d'expériences consécutives pour élever des édifices pouvant résister au rude hiver, en utilisant des méthodes, des matériaux différents de ceux de la Normandie, du Perche, du pays Gallo; choisir entre la construction de bois ou celle de pierre...

Mais certains principes étant acquis en 1632 lors de l'arrivée des immigrants dirigés par Robert Giffard, une architecture adaptée à ce pays apparaît sous la vue de Champlain puis Charles Huault de Montmagny, autant pour l'habitation rurale que pour les agglomérations naissantes dont la ville de Québec; pour l'architecture monumentale de couvents, d'hôpitaux, le château Saint-Louis; l'établissement de Cap Tourmente et les bâtiments de l'Îlot Richelieu, le fort de Trois-Rivières.

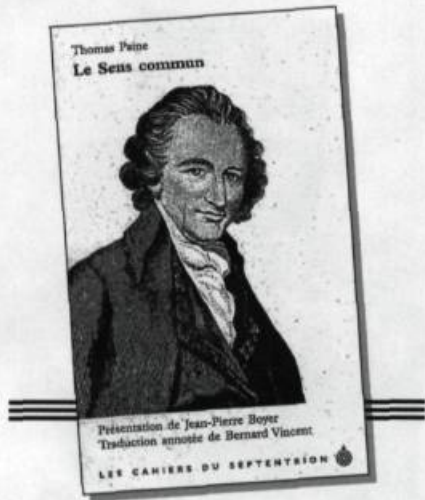
Ce long cheminement est décrit par de nombreuses illustrations accompagnées d'une vaste documentation situant le bâti dans son contexte historique, géographique, matériaux et techniques évoqués par des extraits de marchés de construction.

La recherche de l'auteur apparaît donc comme une introduction indispensable à la compréhension de notre architecture traditionnelle du Québec telle que réalisée de 1660 à la fin du XIX^e siècle.

Jean Cimon

Thomas Paine. *Le Sens commun*. Présentation de Jean-Pierre Boyer. Traduction annotée de Bernard Vincent. Sillery : Les Éditions du Septentrion, 1995, 186 p.

Pour la première fois est publiée au Québec l'une des œuvres pamphlétaires les plus importantes du XVIII^e siècle. Écrit en 1776 par le penseur et inven-



teur anglo-américain Thomas Paine, *Le Sens commun* est d'une importance historique indéniable puisqu'il convainquit, l'année même de sa publication, le peuple américain de choisir l'indépendance. Pour l'auteur, «Tant que l'indépendance ne sera pas déclarée, le continent se sentira dans la situation d'un homme qui, ne cessant de remettre au lendemain quelque affaire désagréable, sait néanmoins qu'il doit s'en acquitter...».

La force de cette œuvre est de lier l'idée d'indépendance à celle d'une société plus juste. Car, pour ce «citoyen du monde», l'indépendance n'est pas synonyme de repli sur soi mais bien au contraire d'ouverture au monde.

À plusieurs reprises, on le comprendra, le lecteur de cette œuvre majeure se laissera prendre à dresser des parallèles entre la situation des colonies américaines et celle du Québec contemporain, entre la situation du monde occidental de la fin du XVIII^e siècle et celle de la fin du XX^e : «Un seul honnête homme vaut plus pour la société, et au regard de Dieu, que tous les brigands couronnés de l'histoire», écrit le virulent polémiste. Quant aux hommes d'affaires, ennemis par excellence du progrès social, Paine déclare sans ambages : «Plus les hommes ont à perdre, moins ils sont disposés à prendre des risques. Les gens fortunés sont en général esclaves de la peur et ils se soumettent au pouvoir des princes avec la duplicité tremblante d'un chien couchant».

Empreint de pragmatisme et d'une étonnante jeunesse, l'œuvre de Paine a, encore de nos jours, de quoi nourrir sagement la réflexion historique (voir le chapitre intitulé *Le Québec à l'heure de la révolution américaine*) et les débats sociopolitiques actuels, notamment en ce qui concerne la situation présente et à venir de notre société québécoise. Ainsi que le proclamait

encore Paine : «Nos prières ont été repoussées avec dédain... car nulle chose ne flatte plus la vanité ni ne fortifie plus l'obstination des rois que des pétitions répétées».

François Robichaud



Christian Delage et Nicolas Rousselier (dir.), «Cinéma : le temps de l'histoire», numéro spécial de *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, Paris, N^o. 46, Avril-Juin 1995, Presses de Sciences Po, 210 p.

Plusieurs revues, dont la nôtre, ont tenu à souligner à leur manière le centenaire du cinéma. L'équipe de *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, que je considère comme l'une des deux ou trois meilleures revues d'histoire publiées en France, propose un volumineux numéro spécial consacré entièrement au cinéma, ne se limitant pas à quelques articles sur l'histoire du cinéma proprement dite, mais offrant plutôt une perspective beaucoup plus large et davantage dynamique, qui mise sur l'aspect social et culturel du cinéma depuis cent ans.

Avec beaucoup de rigueur et de clarté, les vingt articles de fond de ce numéro explorent différentes voies. Signalons particulièrement celui de Rémy Pithon, qui résume en une synthèse admirable les tendances théoriques ayant marqué (pour le meilleur et pour le pire) les études cinématographiques depuis les années 1970; celui d'Antoine de Baecque et Thierry Frémaux sur le phénomène de la cinéphilie, devenu une véritable pratique culturelle et «un discours sur un autre discours» (la critique de films); et finalement celui de Sophie Revillard sur l'émission légendaire «Cinéastes de notre temps», présentée à la télévision publique française durant les années 1960. L'ensemble dépasse en qualité et en contenu la plupart des ouvrages publiés à l'occasion du centenaire du cinéma, et pourra certainement inspirer d'autres réflexions fertiles.

Cette revue méconnue chez nous n'est disponible au Québec que sur demande auprès des libraires les plus consciencieux (ou par abonnement), et les anciens numéros peuvent être commandés directement chez l'éditeur (44, rue du Four, 75006 Paris).

Yves Laberge



Claude Gauvreau. *Écrits sur l'art*. Texte établi et présenté par Gilles Lapointe avec la collaboration de Philippe Brousseau. Montréal : L'Hexagone, 1996, 413 p. (Coll. «Œuvres de Claude Gauvreau»).

À la fois poète et dramaturge, Claude Gauvreau (1925-1971) était également un important essayiste. Il fut aux côtés de Paul-Émile Borduas, l'un des polémistes les plus infatigables dans la lutte en faveur du surréalisme et de l'automatisme.

Auteur d'une quinzaine de recueils, de pièces et d'articles, Claude Gauvreau a été, à ce jour, l'objet de dizaines d'études. Bien que l'homme fut surtout connu comme poète et cosignataire du *Refus global*, nombreux sont ceux qui ont oublié sa carrière d'essayiste. Les *Écrits sur l'art*, publiés récemment à L'Hexagone, sont une façon de nous remémorer cet aspect de sa carrière. «Si, comme l'écrit Gilles Lapointe, l'énergie passionnée des textes critiques de Claude Gauvreau nous fascine encore aujourd'hui, c'est qu'il aura été parmi les premiers ici à interroger l'art comme un objet théorique véritablement porteur de connaissance : les enjeux de la perspective, l'apparente objectivité en art, les limites du commentaire critique, le discours institutionnel et le rôle de la critique seront parmi ses sujets de prédilection».

L'ouvrage, qui constitue le sixième titre de la collection «Œuvres de Claude Gauvreau», regroupe plus d'une cinquantaine

d'articles, de lettres et d'entretiens publiés entre 1945 et 1970. À ces documents s'ajoutent une présentation de Gilles Lapointe, une chronologie et un index onomastique.

Parmi les plus importants documents reproduits dans cette édition, notons la présence de «L'épopée automatiste vue par un cyclope», texte de grande importance qui, selon Gilles Lapointe, «[...] demeure sans contredit une contribution majeure du poète à l'histoire du mouvement automatiste».

François Robichaud



Luc Noppen et Lucie K. Morisset. *Foi et Patrie. Art et architecture des églises à Québec*. Québec : Les Publications du Québec, Ville de Québec, Ministère de la Culture et des Communications, 1996, 181 p.

Luc Noppen et Lucie K. Morisset. *La présence anglaise à Québec. Holy Trinity Cathedral*. Sillery : Septentrion, 1995, 292 p.

Les églises, où l'éternité est si souvent évoquée, ont toutefois l'existence bien précaire. Depuis un quart de siècle à Québec : la vieille église abandonnée St. Patrick de la rue McMahon fut malencontreusement la proie des flammes; l'église St. Patrick de la Grande-Allée a été démolie; l'église Notre-Dame-de-la-Paix a été trans-

formée en logements; le sort des églises Chalmers-Wesley et St. Andrews préoccupe; la vieille église Notre-Dame-du-Chemin a soudainement disparu et on parle de démolir l'actuelle. Et on peut s'attendre à d'autres bouleversements. Nos églises sont menacées.

Le destin et la protection d'un patrimoine débute par une meilleure connaissance et la reconnaissance de celui-ci. Les historiens de l'architecture Luc Noppen et Lucie K. Morisset, dans l'ouvrage *Foi et Patrie*, nous présentent un recueil de courtes mais substantielles monographies sur les lieux de culte de Québec, à la lumière des recherches les plus récentes. Savamment, dans un parcours dans le temps et un parcours dans la ville, ils inscrivent ces lieux dans les histoires de la ville, de l'art et de l'architecture.

Ces deux auteurs ont aussi élaboré le bel ouvrage, *La présence anglaise à Québec*, consacré à la cathédrale anglicane Holy Trinity. Cette vénérable église, que l'on a souvent comparée à l'église St. Martin in the Fields de Londres, célébrera bientôt son bicentenaire. Associée aux grandes heures de la communauté d'origine britannique de Québec, cette église fut aussi un important jalon de l'histoire de l'architecture. Sa façade palladienne a inspiré plus d'un architecte. L'ouvrage nous présente aussi les autres édifices de l'Église anglicane à Québec.

Voici deux ouvrages, bien illustrés et bien documentés, explorant la mémoire et la matière d'un patrimoine religieux qui sera au cœur de bien des discussions et décisions dans les années qui viennent.

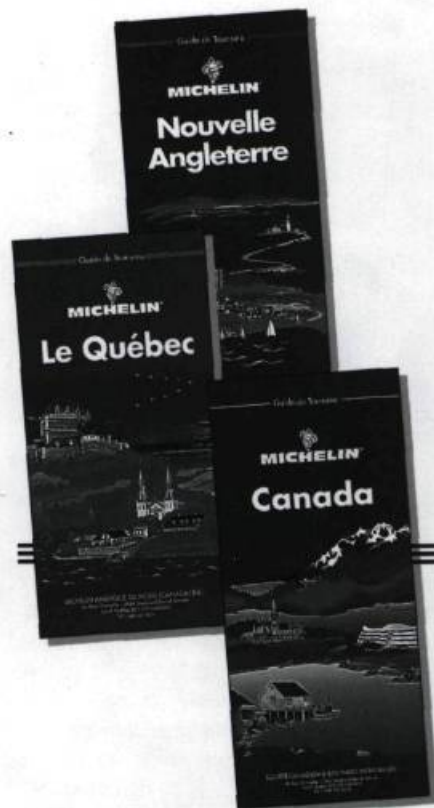
Jean-Marie Lebel

Guide vert Michelin, *Le Québec* : Laval (Québec), Michelin Amérique du Nord (Canada) inc., 2^e édition revue et augmentée, 1996, 344 p.

Guide vert Michelin, *Le Canada*, Laval (Québec) : Société canadienne des pneus Michelin Ltée, 5^e édition, 1995, 252 p.

Guide vert Michelin, *Nouvelle-Angleterre*, Paris : Éditions Pneu Michelin, 4^e édition, 1995, 207 p.

Il est particulièrement agréable de se reconnaître dans la prestigieuse collection des «Guides verts Michelin», conçus d'abord pour les automobilistes qui désirent découvrir de nouvelles destinations (tout en faisant rouler leurs pneus). Comme on le sait, chaque ouvrage, préparé par des spécialistes du tourisme et du temps libre, four-



nit des itinéraires qui mettent en valeur les panoramas et les lieux pittoresques, avec des indications sur les musées et les meilleurs sites à visiter. On ne donne aucun conseil sur l'hébergement ou les restaurants (contrairement à d'autres guides), mais on y signale toutefois au passage la présence de bureaux de tourisme régionaux.

Le Guide vert sur le Québec présente les différents sites retenus dans l'ordre alphabétique des villes et des régions (Côte de Beauré, Côte de Charlevoix, Côte-Nord, Estrie, etc.). Une section spéciale aborde également le Nunavik. De plus, la première partie du guide résume en une quarantaine de pages les particularités géographiques, historiques et culturelles du Québec, avec une bibliographie et même une filmographie. La présente édition compte d'ailleurs soixante pages de plus que la précédente, ce qui en fait une véritable édition augmentée.

Signalons au passage quelques imprécisions dans cette mine de renseignements généralement bien documentés. Le réalisateur du film *Une histoire inventée* se nomme Marc-André Forcier et non André Fournier (p. 43); par ailleurs, précisons sur la carte de la Haute-Ville de Québec que l'ancien boulevard Saint-Cyrille se nomme désormais «boulevard René-Lévesque» depuis plus de huit ans (p. 226).

Le principal avantage de ces guides Michelin se trouve dans leur célèbre système universel d'évaluation des sites, de une à trois étoiles. Ainsi, les villes de Percé, Qué-

bec et Montréal reçoivent trois étoiles («vaut le voyage»), tout comme la vue du haut de la tour du stade olympique; par contre, le Nunavik, l'île d'Orléans, le Parc de la Gatineau, ou le Complexe Manic-Outardes valent deux étoiles («mérite un détour»); finalement, les villes de Gaspé et Val-Jalbert réussissent à récolter pour leur part une étoile («intéressant»). Évidemment, d'autres sites valables sont décrits dans le guide sans nécessairement porter d'étoile.

De son côté, le Guide vert sur le Canada présente, en plus du Québec, les provinces et territoires, y compris le Grand Nord. Les provinces sont regroupées en six régions, et les auteurs suggèrent plusieurs itinéraires pour automobilistes plus ou moins téméraires (si l'on considère les grandes distances à parcourir). Compte tenu de l'existence d'un guide vert entièrement consacré au Québec, le Guide vert sur le Canada néglige quelque peu le Québec pour miser davantage sur les provinces atlantiques, la région des Rocheuses et l'Ontario. Le lecteur y trouvera également des conseils pour visiter les îles françaises de Saint-Pierre et Miquelon (p. 219). On pourra s'amuser en constatant que la photo illustrant la gastronomie de l'Île-du-Prince-Édouard provient en fait de la documentation de Tourisme Québec!

On se demande finalement lequel de ces deux guides devrait-on recommander : celui sur le Canada, qui comprend seulement vingt pages sur le Québec, mais qui couvre l'ensemble des provinces canadiennes, ou celui consacré exclusivement au Québec, qui à lui seul est plus imposant (en nombre de pages et en renseignements) que tout le guide sur le Canada? La personne qui cherche à mieux connaître des coins méconnus du Québec, choisira sans doute ce dernier, tandis que celle qui envisage de visiter plusieurs provinces canadiennes optera naturellement pour le premier. Toutefois, pour le voyageur qui voudrait uniquement visiter le

Québec, le Guide vert sur le Québec surpasse de beaucoup celui sur le Canada.

Signalons en terminant un autre guide vert Michelin qui porte sur une région que beaucoup de Québécois visitent régulièrement : la Nouvelle-Angleterre. L'ouvrage couvre les six États à l'est du Lac Champlain et du fleuve Hudson (Connecticut, Maine, Massachussets, New Hampshire, Rhode Island, Vermont), avec une section spéciale sur Boston et Cambridge. Il s'agit d'un outil touristique et culturel très utile, dans la mesure où contrairement à beaucoup de documentation disponible sur place, ce Guide vert (comme tous les autres de la série) est publié en langue française, et ne mise pas uniquement sur les plages. Les commentaires détaillés sur de nombreux musées américains permettent de distinguer l'essentiel du futile.

Chacun de ces guides conviendra non seulement aux touristes venus d'ailleurs, mais aussi aux promeneurs d'ici, qui pourront découvrir leur coin de pays raconté à la manière de l'inimitable Guide Michelin.

Yves Laberge

Adrien Thério (Anthologie colligée par).
Conteurs canadiens-français (1936-1967). Montréal : XYZ éditeur, 1995, 416 p. (Coll. «Typo.», 100).

Il n'est un secret pour personne que le conte a été un genre très prisé dans la littérature et la tradition orale québécoise, depuis les origines jusqu'à nos jours. Si les thèmes traditionnels et «terroiristes» ont longtemps dominé le conte, les bouleversements vécus au Québec durant le XX^e siècle ont changé sensiblement ce genre littéraire, comme ils l'ont d'ailleurs fait pour le roman.

En 1965, délaissant *La Corriveau* et autres chasse-galeries, Adrien Thério s'inté-



ressa à des œuvres récentes en publiant un recueil de contes contemporains. L'anthologie, récemment revenu sur les rayons des libraires, en est à sa quatrième édition. *Conteurs canadiens-français* contient, dans sa nouvelle version, une série de précisions biographiques et bibliographiques supplémentaires (mais parfois incomplètes) qui viennent s'ajouter au travail déjà effectué par Adrien Thério pour les premières éditions.

François Hertel, Félix Leclerc, Yves Thériault, Alain Grandbois, Ringuet, Anne Hébert, Gabrielle Roy, Jacques Ferron, Gérard Bessette, Roch Carrier et Madeleine Ferron ne sont que quelques-uns des 28 auteurs colligés. Outre ces noms prestigieux, l'anthologie permet de relire certains auteurs moins connus mais néanmoins talentueux, comme Roger Viau, Andrée Maillet ou Pierre Dagenais.

Au-delà de ces découvertes et redécouvertes, la force de l'anthologie est de rappeler qu'existe un genre littéraire qui, s'il se confond de plus en plus avec la nouvelle, est toujours vivant, ou du moins l'était jusqu'à la fin des années 1960... ♦

François Robichaud

MIX & DESIGN

709, avenue Campbell Greenfield Park [Québec] J4V 1Y5



[514] 923 0761



[514] 923 0802

transcende le réel par la « mise en exposition ».

ART & COMMUNICATION INC.